

*D'après le site de JLBRUNET.COM/brignogan*

### *anecdotes*

**De 1800 à nos jours voici ce que les anciens racontent sur la commune :**

**A quel moment Brignogan est-il devenu station balnéaire ?**

Il y eut donc un premier essor avant la guerre de 1914, quelques rares privilégiés bénéficiaient du charme de Brignogan, de ses plages, de la pêche abondante qu'on pouvait y faire et de la fraîcheur que les étés dans les villes ne pouvaient donner.

Les dates de construction de villas (on ne disait pas encore résidence secondaire) peuvent donner une indication. La plus ancienne est Ker-Azele au Scruz qui porte la date de 1855. Le manoir du Scruz dont la construction est fort ancienne 1654, fut abandonné un certain temps et tomba en ruines. Il fut acheté en ce triste état en 1893 par Monsieur Treanton qui le remit dans la belle harmonie où nous le voyons actuellement. Monsieur Le Baron Didelot acheta d'un notaire de Plounéour-Trez mais habitant Brignogan, Maître Rouallec, 5 lots de dunes : 7.12.1893, 15.10.1893, 15.01.1895, 28.08.1889, et 17.07.1897. Bellevue fut construite en 1896. Castel-Régis (qui ne prit ce nom qu'après la guerre de 1914 en souvenir de Régis de Maleisye tué au chemin des Dames en septembre 1918 à 20 ans) avait pour nom Castel Houel. Cette propriété appartenait au Comte Alphé de Trobriand (grand-père de Régis de Maleisye) maire de Plounéour-Trez au tournant du siècle. Son arrière petite fille, Madame Solange d'Argoeuvres ne peut pas dire si c'est lui qui construisit la maison (celle qui a été victime d'un incendie le mercredi 30 mars 1983). Par contre elle se souvient que c'est sa tante Madame de Rodellec du Portzic qui fit construire en 1910 la cale ainsi que le petit mur qui en borde l'accès. Ker-Treaz (près du restaurant de la corniche) fut construit en 1872 par Monsieur Paul Testard du Cosquer, officier de la Marine en retraite à Lesneven, ancêtre de la famille Barjou. La famille Jean de Silguy habita une maison en haut du bourg (qui toucherait l'arrière de la mairie actuelle), elle appartenait à la famille Goury (Madame de Silguy était une demoiselle Goury). Cette maison devint la propriété de l'un des fils Jean, son frère Christian fit construire Kerdour en 1880. La maison de Monsieur Alexandre Baley (appartient maintenant à Monsieur Le Quintrec) porte la date approximative de 1888 d'après un de ces fils Monsieur J.J Baley demeurant à Tréfleze. Quelques années avant la guerre de 1914 se construisit l'hôtel de Penanros devenu ensuite l'hôtel des Bains, qui maintenant abrite le Crédit Agricole.

Il y eut donc un premier essor avant la guerre de 1914, quelques rares privilégiés bénéficiaient du charme de Brignogan, de ses plages, de la pêche abondante qu'on pouvait y faire et de la fraîcheur que les étés dans les villes ne pouvaient donner. Les quatre années de guerre en

sonnèrent l'arrêt. Quelques maisons abritèrent des familles qui avaient fui les bombardements. Un second essor se fit entre les deux guerres et ce fut en cette période que l'anse de Brignogan se remplit de constructions. La guerre de 1939 - 1945 avec l'occupation allemande amena un nouvel arrêt, des dépravations dans les villes, des vols. On peut dire que le nombre de maisons de la commune doubla depuis 1947 - 1948.

Monsieur de Penanros avait vendu son hôtel après la guerre de 1914 et il s'installa dans une auberge un peu plus bas qui devient l'hôtel du Léon et de Penanros. Le niveau de vie augmentant, le nombre de touristes le fut aussi, des pensions de famille s'ouvrirent : Madame Treguer, la mère de Pierre Treguer et de Madame Specti (Tante Yvonne) au dessus du Jean Bart ; Madame Le Rest puis ses filles, Ker-Famille (où se trouve actuellement la pharmacie Appriou) et madame Floch, mère de Madeleine Floch, Madame Jaffrès qui a construit Reder Mor.

### **Le petit train patate (1894 - 1947)**

Le petit train "patate" était utilisé pour le transport vers les plages de la côte nord pour aller pique-niquer. Il transportait des voyageurs et des produits agricoles pour le marché de Lesneven du Lundi.

Quelques dates

\* 1894 : Mise en service d'un petit train départemental à voie étroite entre Landerneau et Plounéour-Trez, soit 21 Kms. \* 1894 : Le 11 juin, inauguration de la ligne. \* 1901 : Le 11 août, prolongation de la ligne, Plounéour-Trez - Brignogan, soit 3 Kms environ, ce qui permet aux Landernéens de rejoindre directement les plages.

Les locomotives

Les locomotives étaient d'un modèle unique sur le réseau des chemins de fer Bretons. Elles pesaient 19 tonnes en moyenne, et leur mise en marche longue.

Les voitures de voyageurs

D'un modèle uniforme les voitures des voyageurs pouvaient recevoir : 7 places de première classe ; 35 places de seconde classe ; 8 places debout sur la plate forme à l'air libre.

Le trajet Landerneau - Brignogan duraient au minimum 2 heures quand les conditions étaient favorables. La vitesse maximale sur ce parcours était de 45 à 50 Kms/heure.

Les wagons - tombereaux servaient au transport de la tourbe et du maërl. Les wagons - marchandises pour les bestiaux et les produits agricoles. Les wagons - plate forme pour les sacs de ciment.

Vers 1926 - 1927, mise en service de l'autorail GMC diesel n'offrant que 24 places assises, mais permettant de gagner 30 mn sur le trajet. Utilité

Il y avait dans ce train une ambiance très gaie et très folklorique, chacun vantant ses produits, racontant une histoire ou poussant sa chansonnette. Le maërl ou le treaz était embarqué à Goulven pour Plouédern essentiellement. Un quai était spécialement aménagé à Brignogan et à Plounéour-Trez pour l'embarquement du goémon qui partait vers Saint Pol de Léon. A plounéour-Trez, Monsieur Mazé avait une voie personnelle pour les légumes, surtout les oignons et les pommes de terre. Pendant la première guerre, de nombreux permissionnaires ont emprunté ce train pour rentrer chez eux.

Les hôtels avaient leur coche personnel, taxi de l'époque pour transporter leurs clients. La gare était un pôle d'attraction et un but de promenade du soir. Les gens appréciaient de s'y rendre pour l'arrivée du dernier train et entendre les commentaires des voyageurs. A la gare de Brignogan on faisait faire un demi-tour à la machine (à la main) sur la plaque tournante, et le train repartait dans l'autre sens. Sur une carte postale d'époque, on reconnaît Madame Victoire, buraliste et personnage très connu. Avec elle, sans les formules de politesse "s'il vous plait et merci" on n'avait que peu de chance d'être servi.

Le parcours comportait des grosses difficultés, Les trains ne parvenaient pas à franchir du premier coup la célèbre côte de Runhuel. Il fallait reculer pour prendre un nouvel élan. La côte de Lancelin, rampe qui mène à la gare de Plouider était très dure. A cause de la pente mais aussi de l'humidité, les roues patinaient. Il n'était pas rare de voir les voyageurs descendre des wagons pour alléger les convois et parfois aider en poussant. Les convois circulant sur une voie étroite avec des rails à fleur de sol étaient sujets à de nombreux déraillements. Les conducteurs de machine témoignent que le plus difficile était de remettre le convoi sur les rails. Le travail s'effectuait avec de grands crics à crémaillère, il fallait tourner la manivelle.

A partir des années 1931 à 1937, l'autocar fit des progrès rapides. Des lignes privées se créent pour transporter des gens vers Plounéour-Trez, Brignogan, Lesneven, Landerneau et Brest. Les cars Falhun, Béneat ou Bihan transportent les passager plus rapidement, une heure au lieu de deux heures en train sur le trajet Landerneau - Brignogan. Ils offrent l'avantage de déposer les gens à leur porte ou presque. Cette concurrence fit que, vers 1936 - 1937 le réseau de chemin de fer étant déficitaire, il fallut cesser l'exploitation. Mais pendant la période de pénurie de la guerre en 1942 l'armée d'occupation fit remettre le train en service pour le transport de leur marchandises lourdes (entre autre le ciment et la ferraille pour la construction du mur de l'atlantique). Cette possibilité de transport a également été utilisée par les tourbiers de Langazel - Trémaouézn. Pendant l'occupation les cars fonctionnaient au gazogène. Leur activité reprit après la guerre et la concurrence jouant encore, le petit train s'arrêta à nouveau et définitivement cette fois, en 1947.

Les wagons furent vendus, même à des particuliers, les voies démontées, on ne trouve pas de trace des locomotives. L'emplacement des voies sert de route ou de chemin de randonnée tel celui de Langazel qui suit une partie du parcours et passe même devant la gare ... ou ce qu'il en reste ...

**Castel-Mor**

Le 4 décembre 1993, les trois dernières religieuses de la communauté de Castel-Mor quittaient la commune, sans esprit de retour, et leur départ mettait fin à un chapitre qui s'insérait dans l'histoire de Brignogan.

L'histoire avait débutée 61 ans plus tôt, le 4 juillet 1932 quand la Mère Supérieure, accompagnée de l'économe de la congrégation, avait amené et installé, dans la propriété, les trois premières religieuses appelées à résider à Brignogan. La congrégation des Saints Cœurs de Jésus et de Marie avait été fondée, plus d'un siècle plus tôt en 1821, à Saint Quay par Marie-Thérèse Auffray (Mère Maria de Saint Louis Gonzague). Animée de l'esprit des Eudistes, elle avait pour buts :

- ▶ l'éducation des enfants
- ▶ les soins aux malades Au début du siècle après la séparation de l'église et de l'Etat, la communauté avait connu chemin de l'exil à Cadleigh dans de Devon mais, en 1931, le retour en France étant possible, elle abandonnait définitivement cette résidence pour rejoindre Pors-An-Parc dans les côtes d'Armor.

Ce regroupement rendait disponible un certain nombre de sœurs et la Mère Supérieures était attirée par le Léon pour y créer et implanter de nouvelles communautés.

Or, "dans les premiers mois de 1931, une dame de Plounéour-Trez, dans le Léon, qui avait habitée quelques temps Plounévez et connaissait la communauté de Pors-An-Parc, était retournée dans son pays, écrivit à Mère Saint Jules pour l'informer qu'il y avait à Brignogan, coquette station balnéaire dépendant de Plounéour-Trez, une jolie propriété appartenant à une vénérable demoiselle qui cherchait à s'en défaire et ne voulait la céder qu'à des religieuses". La dame de Plounéour n'était autre que Madame Huet, la maman de René et de Paulette et c'est grâce à la notice historique de la congrégation, notice que René détient toujours qu'il nous est possible d'évoquer, ici même, les débuts de la communauté de Brignogan.

La reconnaissance effectuée par la Mère Supérieure faisait apparaître que la propriété convenait bien à la communauté, que le prix en était raisonnable, que l'affaire pouvait se conclure facilement et rapidement. Cependant elle devait obtenir, au préalable, l'autorisation de Mgr Duparc, de fonder une nouvelle communauté religieuse dans son diocèse. Il fallut attendre quelques temps puis d'autres obstacles surgirent retardant l'acte de vente. Tous furent surmontés avec le concours de Monsieur Concq, recteur de la paroisse. Le 15 mars 1932, Castel-Mor et ses dépendances devenaient la propriété d'une société qui la mettait à la disposition des filles de Saints-Coeurs.

La maison avait besoin d'un nettoyage à fond et le jardin, négligé depuis longtemps, était envahi par les ronces et les épines. L'été 1932 ne fut pas, pour les premières religieuses, une période de vacances mais après s'être mises résolument à l'ouvrage et avoir reçu l'aide complaisante de leurs voisins, elles pouvaient présenter un domaine propre et en ordre, tel qu'il convient à la communauté.

Mais elles n'étaient pas là pour mener une existence de propriétaires. L'une d'elles se consacra aux soins des malades et devint vite populaire à Plounéour-Trez. Ce rôle s'est conservé jusqu'à ces temps derniers.

Le recteur et beaucoup de parents désiraient une école libre de filles. En fait Brignogan étant en train de se séparer de Plounéour, demanda aussi son école. Il fut fait appel à la charité des

poiroisseries, deux écoles furent mises en chantier et la Mère Supérieure se vit dans l'obligation de trouver le double de personnel.

Les travaux furent menés rapidement et fin septembre 1933, les deux écoles étaient terminées. Les locaux étaient clairs et aérés. La bénédiction eut lieu le 24 du mois ; elle donna lieu à une fête grandiose, en présence de représentants des autorités religieuses et civiles. Le maire, Monsieur Le Borgne, assisté de ses adjoints, fixa les crucifix aux murs des classes.

L'on espérait pouvoir ouvrir les écoles quelques jours après la bénédiction mais un obstacle imprévu avait surgi : l'eau des citernes s'avérait mauvaise et par mesure d'hygiène, l'autorité académique ne pouvait donner d'approbation. Il fut porté remède à cet ennui et, le 26 octobre, toute opposition étant levée, la rentrée put s'effectuer avec un mois de retard.

Depuis bien des jeunes de Brignogan ont suivi les cours de l'école Notre Dame ; Les premières élèves ont aujourd'hui plus de 75 ans.

Avec la maternelle et l'école primaire, un cours ménager a fonctionné pendant des années. Puis le nombre d'élèves a diminué ainsi que le nombre des religieuses enseignantes. Depuis une trentaine d'années, des enseignantes laïques les ont remplacées.

Voici une page de tournée. Non sans une certaine nostalgie, bon nombre de Brignogannais ont assisté au départ de ces religieuses dont ils avaient pu apprécier l'esprit de service et de dévouement. Le peu de délai consenti entre l'annonce de leur départ et son exécution a créé un sentiment de rupture et de vide.

### **Les costumes de cette époque**

Il consistait en un pantalon de toile, s'arrêtant aux genoux. En hiver, on portait des molletières de toile, des sabots de bois fourrés de paille, un Kab-Burel sorte de caban de drap de laine naturelle à lisière tricolore, ayant capuchon et manchon. Pour le travail, en mer surtout, les hommes portaient le Kalaboussen, antique coiffure celte, paraît-il, qui protégeait non seulement le crâne mais aussi le front, le cou, le menton et la nuque, ne laissant aux attaques du vent que les yeux et le nez. Pour les cérémonies le Pagan portait le Chiletenn Bihan et le Chiletenn Braz toujours noirs avec deux rangées de boutons ; La Gouriz ceinture bleue rayée de blanc et le Tok Seiz ou Tok Kastor chapeau de feutre noir à larges bords un peu relevés, à ruban de velours noir tenu par une boucle d'argent. Pour le travail, les femmes portaient la jupe noire, ample, un corsage de satinette noire couvert par un petit châle de cotonnade bleu nuit à bordure de fleurs blanches imprimées, un tablier, aussi de cotonnade bien enveloppant. La coiffe est particulière avec ses fronces groupées formant deux petites cornes sur le dessus de la tête. En semaine, elle était faite en cotonnade bleu nuit à petits dessins blancs ou en coton blanc à petits pois noirs ; de tulle blanc pour le dimanche et bordées pour les jours de fêtes. En été pour les travaux aux champs, la femme porte toujours, comme autrefois, le Bavolet, sorte de capote en cretonne blanche ou à pois. Le costume du dimanche était celui de toutes les femmes du Léon : le châle de Mérinos noir aux bords frangés ; jupe et tablier noir, ce dernier souvent en soie, perlé ou brodé de la pointe jusqu'au épaules. Pour les deuils, la femme s'enveloppait dans le Mantélé, grande cape de lainage tombant quelquefois doublé de violet. Pendant le deuil, qui durait des mois, elle restait toujours enveloppée à l'église où elle se tenait debout et ne retirait sa cape qu'à la sortie. Le grand costume de cérémonie n'était porté qu'aux processions (15 août à la paroisse, 8 septembre au Folgoët). C'était le costume de damas qui transformait ces dames et jeunes filles en princesses. Il se transmettait de mère

en fille et on le portait une dernière fois le jour de son mariage, à moins d'être une fois dans sa vie, marraine de cloches. (Ce fut le cas de madame Creff de Naot-Hir, qui fut marraine d'une des cloches de l'église neuve bâtie et consacrée vers les années 1964-1966. La coiffe était de tulle brodé formant deux pans tombant sur les épaules ; l'arrière de la tête était couvert par l'arrière de la coiffe, entouré d'un ruché de Valenciennes retombant et couvrant un bonnet fait de rubans tissés multicolores enroulés sur le crâne et retenant les cheveux très serrés. Une jupe à gros plis en damas de vraie soie de Lyon, violet et rouge cramoisi ayant 4 à 5 rangs de galons d'or ou d'argent dans le bas ; un corselet avec une petite basque, faisant une petite queue de pie biquant au milieu de la taille, recouvert aussi de galons or et argent comme le bas des manches ajustées. Une accumulation de petits châles de soie aux tons pastel, se dépassant légèrement de chaque côté d'une guimpe de dentelle ou de broderies de perles et recouvert d'un grand châle en tulle magnifiquement brodé, amidonné, brodé aussi d'un ruché de Valenciennes ; Un tablier de soie claire à piécette, brodé ou perlé, un grand ruban, noué à la taille retombant vers le bas. Pour terminer ce magnifique costume, le grand sautoir d'or tenant la grande croix bretonne après avoir traversé le cœur d'or retenu sur l'arrière, au creux des plis du châle, sur la nuque, par la Spilhenn pardon (épingle de pardon) qui curieusement s'orne de croissants terminant deux ou trois chapelets de perles (atavique souvenir de croisades peut-être, ou de voyages en Orient).

### **Petite anecdote sur la propriété foncière à Brignogan**

La propriété foncière était très bizarre à Brignogan

Il était très rare qu'un cultivateur soit propriétaire à lui seul d'un champ, il possédait par exemple dix sillons dans un champ, huit dans un autre, six par ici, cinq par là, etc..., tous les champs avaient en bout des alignements de petits menhirs plus ou moins rapprochés suivant la surface appartenant à son propriétaire, c'était assez malin, car à part leur ferme même (les bêtes d'un côté, les familles de l'autre, entrant par la même porte, ce qui faisait le chauffage l'hiver), le contrôleur d'impôts n'y comprenait rien. On voyait un paysan cultiver une partie de champs, on lui disait C'est à vous ?... Non c'est à mon cousin X... Où est-il ?... Il est marin de commerce sur un cargo au Mexique... Je travaille ses sillons et on s'arrange. En réalité c'était plus difficile que cela, car aucun des cultivateurs pour l'occasion de l'enquête ne parlait français, jouant aux illettrés à 100 %, ayant des interprètes par le truchement du maire ou des conseillers, de mèche naturellement avec les cultivateurs pour embrouiller en plus la question en traduisant de travers, sans compter les "engueulades" en breton ou, quelques-uns d'un air furieux, après avoir craché, s'en allaient en grommelant. De plus, la vente des sillons était un accord verbal, pas question de notaire ni d'hypothèques, on s'arrangeait à l'amiable, on se tapait dans la main et on prononçait une espèce de serment, auquel jamais aucun des partis n'aurait été parjure parce que cela portait malheur :

- ▶ aux animaux, ce qui était primordial ;
- ▶ aux individus, ce qui était secondaire. Quand une vente de quelques sillons a été faite, l'acheteur et le vendeur déplacent le caillou, type borne, et tout est dit.

### **Brignogan et Pontusval en 1800**

Extrait du livre "Voyage dans le Finistère" de Monsieur Cambry

... La route de Lesneven à Pontusval est étroite et ruinée ; il serait essentiel de la réparer au plus tôt, pour le commerce qui, sans doute, doit se rétablir à la paix, pour conserver des animaux au labourage, pour faciliter aux campagnes voisines les moyens de se procurer à

Pontusval, et surtout à Plounéour-Trez, les sables et les goémons qu'on y prend, pour la préparation des terres de labour.

Cette route n'a rien de curieux jusqu'au moment où l'on aperçoit la mer, et ses rivages hérissés de rochers. De hauts fossés couverts de landes dérobent jusqu'à la vue des champs que les faux pas des chevaux, que les trous dans lesquels ils s'enfoncent jusqu'aux sangles, ne permettent pas d'ailleurs d'examiner.

Le majestueux aspect de la mer, ces côtes au loin prolongées, la grandeur de ce beau spectacle, le bruit des vagues, ces écueils redoutables, effroi des ennemis et des navigateurs, ces montons blanchissants qui coupent la teinte uniforme des eaux bleuâtres, vous dédommagent amplement des ennuis et des dangers de la route que vous venez de faire ...

L'entrée de Pontusval est bordée de récifs ; elle a cent brasses de largeur ; le rocher qu'on nomme le Fil et qu'il serait possible de faire sauter, coupe la passe en deux parties et gêne le navigateur.

A une encablure du Fil, on a huit à neuf brasses de fond, et six brasses à la mer basse.

Le fort de Pontusval défend l'approche de la côte ; il serait à souhaiter qu'on établît une autre batterie sur la rive opposée, sur la pointe du Bilou.

Ce petit port assèche à toutes les marées il reçoit des barques de 40 à 50 tonneaux. Les pilotes du voisinage assurent qu'à peu de frais on pourrait creuser, agrandir ce bassin ; qu'alors il pourrait contenir de 60 à 80 bâtiments. Dans les grandes marées, il a 18 à 20 pieds d'eau ; dans les basses il n'en a que 9. Un bâtiment de 150 à 200 tonneaux, en danger, pourrait s'y jeter sur le sable. On y portait du vin, des planches du sel, du fer, de la résine, des poteries, des pierres de moulin. Les Bordelais, les Normands emportaient en échange des futailles vides, des fèves, des pois verts, des grains de toute espèce : on envoyait d'ici des froments et du seigle à l'île de Ré, à la Rochelle. Dans les années d'abondance, Brest s'y pourvoyait de 200 tonneaux de blé de toute nature ; ce commerce a cessé depuis la Révolution.

Le premier combat de la guerre présente eut lieu, sur mer, à la vue de fort de Pontusval, en germinal an II.

On y vit le célèbre combat de la Belle-Poule ; cette frégate, attaquée dans les environs de Corréjou, se retira dans la baie de Kernic.

La côte de Pontusval est poissonneuse ; Les lieux, les turbots, les soles y sont communs et d'un goût délicat ; Le chien de mer et les marsouins s'y trouvent en très grande abondance.

Tous les travaux, ici, se font à la main sous un ciel noir et rigoureux, battu des vents et des tempêtes. Le riche est occupé du peu de bois qu'à force d'argent et d'industrie, il peut à peine se procurer ; le pauvre ne peut se chauffer, ou faire cuire ses aliments grossiers, qu'avec de la paille, des landes et des racines de froment. Le mariage est un accord sans amitié, sans confiance et sans amour. La nourriture du pays est une bouillie grossière d'orge, d'avoine, rarement de froment ; on n'y boit, dans les jours de fête, qu'une eau fade et souvent saumâtre ; vous connaissez leur pauvreté, leur demeure enfumée ; voilà l'existence du jour ; passons à leurs travaux de nuit.

C'est au moment de la tempête, au coup de la pleine mer, dans la plus profonde obscurité, dans les nuits affreuses de l'hiver, que tous les habitants de ces contrées, hommes, femmes, filles et enfants, sont particulièrement occupés. Point de récolte sans goémon, et c'est la nuit surtout qu'ils le ramassent : ils sont nus, sans souliers, sur les pointes des rochers glissants, armés de perches, de longs râteaux, et retiennent, étendus sur l'abîme, le présent que la mer apporte, et qu'elle entraînerait sans leurs efforts.

Je ne rappellerais pas ici ce que j'ai dit ailleurs, sans une particularité dont je fus presque le témoin.

La mer se retire au loin du port de Pontusval, et laisse son bassin à sec, couvert de sable et de vase ; il faut, sur ce terrain glissant, se rendre jusqu'au nouveau rivage, au milieu des dangers, des chutes, des dégoûts d'un pareil voyage, souvent sous une pluie d'orage ; La figure coupée par les frimas et par les vents, les yeux brûlés par les particules de sel qui s'élèvent dans l'atmosphère : Alors chacun travaille à recueillir un mulon de varech. On le dépose sur huit cordes, autour d'une barrique vide, et l'on attend le retour de la mer, qui doit le transporter au fond du port. Imaginez les peines de ceux qui, dégouttants d'eau de mer et de vase, sont obligés de réunir, de rassembler, de presser, de lier cette masse infecte de goémon ; ce n'est rien, il faut la conduire, la diriger à travers les écueils, à l'aide de longs bois ferrés. Souvent les cordes sont rompues, les malheureux s'abîment et se noient : S'ils se sauvent, au milieu de ces plantes qui surnagent qui s'opposent à leur passage, c'est avec des efforts et des dangers inimaginables. Souvent un coup de vent les éloigne du rivage, la mort les attend en pleine mer. Que d'efforts pour dégager cette masse énorme, des rochers dans lesquels elle s'engage, auxquels elle s'attache ! Lorsque le ciel est favorable ; ils sont paisiblement portés, et s'avance à genoux, les mains au ciel, sous la garde de Saint Goulven et de Saint Pierre, patron de Plouneour. Je ne sais si je communique au lecteur l'impression dont je suis affecté ; mais des positions de la vie, celle de ces malheureux me paraît une des plus cruelles. Le navigateur court une fois les dangers que ces infortunés éprouvent presque tous les jours. Je ne connais qu'une position aussi difficile, quoique moins dangereuse, celle des conducteurs de trains, dans la Suisse et le Tyrol : des bois liés s'abîment dans un gouffre, à la chute d'une cascade ; leurs guides disparaissent avec eux, se cramponnent, reviennent à flot à deux cents pas, plus occupés de guider la machine que du soin de leur propre personne, après cette secousse violente...

### histoire

#### **D'ou vient le nom de BRIGNOGAN-PLAGES**

Nous devons le petit mémoire suivant à P. QUEFFELEANT de Landéda, que nous remercions.

Sur le plan religieux : Brignogan fut détaché de Plouneour-Trez et érigé en paroisse le 7 juin 1935. Ce fait doit être pris en compte pour ce qui suit. En effet, le Saint Patron de Plouneour-Trez est ENEOUR, Moine venu du Pays de Galles à la fin du Vème siècle, lors de l'installation des Bretons en Armorique. Trois paroisses portent son nom : Plouneour-Trez (Plouneour de la grève, sur la côte Nord du Finistère) ; Plouneour-Ménez (Plouneour de la Montagne, à vol d'oiseau à 40 km au sud-est de Brignogan) ; Plouneour-Lanvern (Plouneour du "Lann", monastère, de l'Aulnaie, à vol d'oiseau, à 84 km au sud). Cette dernière paroisse

seule lui étant restée fidèle, les deux autres préférant des saints plus “romains” Donc, jusqu’à la séparation de 1935, Brignogan était placé sous l’invocation d’origine d’un moine gallois.

Un ouvrage récent (Bernard Tanguy, Dictionnaire des Communes, trèves et paroisses du Finistère, éditions du Chasses-Marée 1990) émet l’hypothèse que le bourg de Brignogan, situé sur un mamelon, devrait la première partie de son nom au vieux breton BREN “colline”, la seconde partie du toponyme OGAN existant en d’autres endroits, ainsi que comme nom de famille. Or, un autre auteur (François Gourvil : Noms de famille bretons d’origine toponymique, éditions de la société archéologique du Finistère, Quimper 1970) écrit ceci, en 1982, dans le bulletin de la société : “BRAENOG, nom de lieu en Cardiganshire, Pays de Galles : BRAEN “putride” + OG. BRIGNOGAN, Finistère, de BREIN “pourri” + suffixe OC, propre au bas léonais + diminutif AN. Le nom de cette station balnéaire a dû concerner à l’origine un endroits où s’accumulaient des algues marines qu’on laissait pourrir sur place”. Le même auteur estime avoir relevé des milliers de correspondances toponymiques entre le Pays de Galles et le seul Finistère.

Pour une meilleure compréhension de ce qui est écrit ci-dessus, on peut préciser que PLOU est issu de la même racine indo-européenne que le latin PLEBS “peuple” et désigne une paroisse, c’est à dire un territoire sur lequel s’est installé un clan breton venu d’outre-manche à partir du Vème siècle. OG dans une partie du Léon et EG dans l’ensemble du pays bretonnant indiquent la possession ou une qualité : KEIN, dos KEINEC, qui a le dos large QUEINNEC, nom de famille actuel

Lorsqu’il s’agit d’un lieu, EG et OG désignent une quantité : RADEN, fougère RADENNEG (ou OG), lieu rempli de fougères.

### **La vie quotidienne avant les guerres**

Dans le bourg actuel, il y avait peu de boutiques. Dans les fermes on faisait son pain ...

On battait la patte dans le pétrin qu’abritait la table familiale et on l’apportait à Brignogan dans des brouettes pour le faire cuire au four Corfa ; on y avait d’abord la bonne odeur du bois des fagots qui brulaient pour chauffer le four puis celle, non moins bonne du pain chaud, enveloppé dans des grosses toiles, dans la paille des brouettes creuses, aux tiges métalliques. Quelquefois une bonne dame, donnait un “Boulc’h” qu’un gamin ou gamine dévorait tout chaud avec délice.

Ce n’est que bien après la guerre que monsieur Quiliec installa une première boulangerie, suivis par monsieur et madame Germain Cariou qui vers 1926 en créèrent une autre en face de “l’ami” rue Naot-Hir.

Chez les demoiselles Corfa, comme chez Jaouen à Naot-Hir il y avait de petites épiceries, merceries où on trouvait de tout, du sel, du sucre, du café comme du fil, des cotonnades, mais aussi des bougies et du pétrole car il n’y avait pas d’électricité.

Chaque matin, pendant l’été, passaient des commerçants de Lesneven munies de trompes ou de clochettes qui personnalisait les denrées contenues dans les voitures à cheval : Mobihan et Cariou, deux boulangers de Lesneven ; Renée la bouchère, apportant viandes et commandes faites les jours précédents ; Le Henaff, marchand de charbon (il était quicailler à Lesneven) annonçait son passage à coups de corne.

Le poisson était vendu par les pêcheurs débarquant de leurs bateaux. Il y avait bien un marayeur au bourg (là où se trouve le Jean Bart), il ne vendait pas sur place mais expédiait les homards et les langoustes que les pêcheurs lui apportaient. Il tenait aussi un “débit de boissons” et avait un jeu de boules (là où se trouve l’escale).

Le seul moyen de communication pendant ces années était le petit chemin de fer départemental à voie étroite et là était concentrée la grosse activité qui liait Brignogan au monde extérieur. Il y avait la ligne Brignogan-Landerneau, pour aller à Brest il fallait changer de train à Lesneven où on prenait celui de Saint Pol de Léon. Pour les estivants, le gros événement de la journée était l’arrivée à 11 heures du train venant de Brest. Il amenait les journaux. La buraliste (elle habitait dans le salon de coiffure J et R. Daniel actuel) allait les chercher majestueusement dans son tablier. Elle s’appelait Madame Victoire. Les cars des frères Hulin ont peu à peu détrôné le petit train. Les S.A.T.O.S. ont fini par le remplacer doublés par les cars Bihan.

Pas plus qu’il n’y avait de Mairie, il n’y avait pas d’église. Cette dernière fut construite entre 1935 et 1939, (la fondation de la paroisse date du 5 juin 1935) et consacrée tardivement. Sa bénédiction prévue le premier dimanche de septembre 1939, n’a eu lieu qu’en 1942. Sa consécration date de 1956, par Monseigneur Fauvel, évêque de Quimper. L’inauguration des orgues en 1958 et la bénédiction du clocher en 1963. Lors de sa construction, le transport des pierres fut assuré par les agriculteurs possédant des charettes et des chevaux. Le terrain avait été donné par mademoiselle Jacques. La maison devenue presbytère fut achetée à la famille Queinnec. Le premier recteur fut un vicaire de Plounéour-Trez, monsieur Roué qui resta peu de temps. Son successeur fut monsieur Bellec qui était professeur au collège Saint François de Lesneven. C’est lui qui s’occupa de la construction de l’église. Les offices, pendant des années se firent dans une chapelle provisoire : la salle communale et paroissiale actuelle. Monsieur Fichoux lui succéda, il quitta Brignogan pour devenir curé de Plabennec. Monsieur Robin et monsieur Bihan ont tenu la paroisse durant les 30 dernières années, ils y ont laissé un profond souvenir.

Jusqu’en 1935-1936 tous les habitants pratiquants, estivants comme autochtones allaient à pied à Plounéour-Trez pour les messes du dimanche. Dans l’église, les hommes étaient groupés côté épître et les femmes côté évangile même pour les mariages. qui ne se souvient de la fêrle sévère d’un certain recteur (qu’on appelait Biel) qui refusait la communion aux petites jeunes filles portant des robes qui laissaient leurs bras nus ? Le retour se faisait dans la joie et les rires en un long chapelet de piétons qui occupaient totalement la route. Une seule automobile pouvait les déranger, celle de monsieur et madame alexandre Baley.

### **Sa vie d’autrefois**

#### **- Vous allez au bourg ? - Non je vais à Brignogan !**

Brignogan n’était autrefois qu’un petit hameau faisant partie de la paroisse de Plounéour-Trez.

En 1924 une pétition a été faite en faveur de Brignogan commune En avril 1933, le Sénat vote le projet de loi tenant à distraire de la commune de Plounéour-Trez la section de Brignogan pour l’ériger en commune distincte, En 1934 (loi du 27 janvier 1934) après bien des vicissitudes, Brignogan devint autonome avec 313 hectares 53 ares 46 centiares et 1200 habitants. Et par vue publicitaire, on lui affubla le mot “plages”. Brignogan n’était au début

que le nom d'un hameau situé sur la hauteur du territoire (la place de la mairie actuelle) entouré d'autres hameaux ayant nom : Créac'h Vian, Naod Hir, Le Scluz, Le Garo... Le hameau central s'étant agrandi a fini par englober les autres qui sont maintenant des quartiers de la commune et dont les rues ont pris les noms.

Lorsque Brignogan n'était qu'un hameau, le port (la plage actuelle s'appelait Pontusval. C'était en quelque sorte le port de Lesneven par où passaient les marchandises venant ou partant par caboteurs : le commerce de grains surtout, très surveillé par les douanes, d'où la présence des "maisons de pierre" à la pointe de Beg Ar Scaf et à Coat-Tanguy près de Castel Régis.

Monsieur CAMBRY (cf extrait du livre "Voyage dans le Finistère") envoyé par la Convention (en 1793) en inspection en Bretagne, décrit Pontusval en ces termes : "Ce petit port asséché à toutes les marées, reçoit pourtant des barques de 40 à 50 tonneaux. Les pilotes du voisinage assurent qu'à peu de frais, on pourrait creuser et agrandir ce bassin, qu'alors il pourrait contenir de 60 à 80 bâtiments. Dans les grandes marées il y a 18 à 20 pieds d'eau. dans les basses il n'y en a que 9. Un bâtiment de 150 à 200 tonneaux, en danger, pourrait s'y jeter sur le sable.

Dans le village de Coat-Tanguy en 1793 se dressait la fameuse batterie côtière de Pontusval avec ses trois canons de 18 mm et sa garnison de 24 hommes. Les ruines de ce bâtiment se trouvent toujours sur un éperon rocheux dominant la baie. Le moulin à vent (restauré depuis peu) construit en 1819, ne peut l'être qu'après un avis favorable du génie militaire.

Pendant des siècles, les habitants de Brignogan furent pauvres. Les fermes plus importantes, quelques manoirs même, se situaient dans l'arrière territoire. Les familles avaient de nombreux enfants, sans aucune aide sociale ils vivaient en autosubsistance dans de très petites fermes couvertes de chaume avec une, deux parfois trois vaches et un ou deux cochons. On leur fit une réputation d'être des pilliers d'épaves. La période romantique au XIX<sup>ème</sup> siècle a accueilli avec faveur des récits épouvantables où l'on parlait de bateaux attirés à la côte par les pires stratagèmes. Cette "population criminelle" aurait attaché des torches aux cornes des vaches dont la tête était attachée court à une des pattes antérieures. Cela pour simuler le mouvement des bateaux au mouillage. Croyant trouver un abri les embarcations se jetaient dans les brisants ! Mais rien de tout cela n'est démontré et n'a un début de preuve. Toutefois deux faits sont certains, d'une part la misère extrême de ces pauvres gens pour qui les épaves représentaient des mois de subsistance, soit pour le confort de leur vie ou de leurs maisons (le bois par exemple qu'on ne pouvait se procurer, il était rare et cher) ; d'autre part leur adresse à s'emparer de tout ce qui flottait et que le flot amenait, et à camoufler leur butin venant du large. La tempête représentait une bénédiction divine qu'ils invoquaient sans malice.

La population a évolué. A l'agriculture vivrière a succédé la polyculture et l'élevage a beaucoup diminué, certaines fermes se sont spécialisées dans les élevages de poulets ou de porcs. Il reste peu de bovins et plus de chevaux de labour qui alimentaient les foires de Lesneven et dont on faisait pourtant si bien l'élevage. On s'y est surtout spécialisé dans les cultures légumières : choux-fleurs, artichauts, pomme de terre, carottes, salades, oignons, échalotes, ail et depuis ces dernières années, les endives qui ont même un label. Les petites fermes ont disparu mais le niveau productif de celles qui se sont maintenues a énormément progressé. Il y a aussi les serres qui produisent des fleurs dont la commercialisation est assurée par la S.I.C.A. de Saint Pol de Léon. Cette population avait une autre activité qui se

prolongea jusqu'à ces dernières années, elle récoltait le Goémon. Selon la coutume, il y avait un partage des rochers (dont beaucoup portent un nom). On attribuait une part de la récolte annuelle (la coupe était autorisée les trois premiers mois de l'année) chaque "feu" de la paroisse, et selon son importance. Il y avait en plus du goémon "d'épave" celui apporté sur les grèves par la mer. Il pouvait être partagé entre les gens présents sur la grève au moment de la demie-marée. La coupe se faisait aux grandes marées, à marée basse, mi-corps dans l'eau, ils entassaient ces laminaires sur un tonneau ou des madriers pour en faire un drome. Pour revenir au rivage, les hommes guidaient ces dromes à l'aide d'une perche en profitant du courant à marée montante. Ce goémon était étendu sur les dunes ou exposé aux pluies et au soleil, il perdait le sel qui y était retenu et se séchait. Il était alors mis en tas, sur les dunes, recouverts de mottes d'herbes sèches. Longtemps, et on semble y revenir actuellement, il servit d'engrais. On trouve aussi, encore aujourd'hui, sur les dunes des sortes de tranchées, peu creuses longue de quelques mètres, larges de 50 à 60 centimètres, bordées par des pierres assemblées et posées sur champ, on y brûlait le goémon. Les cendres étaient vendues aux usines de l'Aber-Wrac'h et de Landerneau ou étaient embarquées (au début du siècle) dans les caboteurs venant au port. Longtemps au Scruz une petite maison, sorte de garage appartenant à la famille Le Marc'hadour fut appelée la maison de soude. On y stockait ces cendres de goémon. Les paysans de l'intérieur (environs de Lesneven et au delà, venaient aussi extraire du sable, ce qui améliorait des terres trop lourdes pour amener en terre à blé. De long charriots traversaient Lesneven dont à l'écho du long du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les chroniques du temps déplorent les embouteillages de la rue du Four causés par ces files de charettes.

Pendant la guerre, l'occupation allemande fut très forte et constante : des DCA furent installées sur plusieurs pointes, des maisons furent pillées, les plus grosses déprédations furent commises par les "TODD" qui construisaient le mur de l'atlantique dont une partie est effondrée sur la plage des chardons bleus, où elle empêche l'érosion de la dune. Une bataille navale eut lieu entre Pontusval et Goulven. Des avions allemands attaquèrent un torpilleur canadien. Le cimetière de Brignogan contient encore les tombes des marins canadiens. Les victimes furent groupées au cimetière militaire de Lesneven.

### **Un peu d'histoire**

La côte du Léon est peuplée depuis longtemps, les monuments, vestiges des époques dites mégalithiques en sont la preuve.

Les populations semblent avoir progressé du Nord par la mer (Espagne - Portugal) ; Elles ont d'abord occupé le golfe du Morbihan, d'où elles se sont répandues en progressant toujours par la mer. L'intérieur L'ARGOAT, couvert de forêts pouvaient paraître peu sûr. Les datations du mobilier, trouvé dans les lieux de fouilles : (dolmens, coffres funéraires) démontrent d'après le professeur GIOT (selon les datations non corrigées au carbone 14) une antériorité d'occupation d'un millénaire environ entre les territoires morbihannais et léonards : Le pourtour du golfe de Vannes et nos régions du Léon. A titre documentaire, les datations des fouilles du CURNIC, en Guissény donnent 3000 ans avant Jésus Christ. Cette population vivait de pêche, poissons sûrement (on n'en retrouve pas trace) mais aussi de coquillages : patelles (brennick) dont on trouve un amoncellement important de coquilles à l'emplacement de certains habitats. Puis la population évolua et se mit à la culture et l'élevage tout en continuant la pêche. Durant la période protohistorique il y eut l'exploitation du sel marin par évaporation de l'eau de mer (des traces en demeurent à Guissény ainsi que des bacs pour salaisons et conservation du poisson datant de l'époque romaine : fabrication du "GARUM" équivalent du nioc-man actuel).

Le Professeur GIOT estime qu'au moment de l'immigration britannique il y avait en Armorique environ 100 000 habitants, descendants de migrations successives venues du Sud (Méditerranée) et du Nord par diverses vagues celtes, celles-ci apparentées aux populations d'Outre-Manche. Quant par suite des invasions saxonnes, arrivèrent d'Angleterre les nouvelles migrations conduites par des moines ou des petits chefs bretons, le contact fût facile : ces populations étant sensiblement de même souche, de même langue et la Manche n'ayant jamais été un obstacle mais plutôt un lien. Si au Vème et VIème siècles les migrations furent plus importantes, actuellement on considère qu'elles n'avaient jamais cessé. Il semble pourtant que les populations autochtones étaient païennes aux yeux des moines arrivant d'Irlande ou d'Ecosse : elles étaient restées attachées aux cultes celtes. L'érémisme (la vie des moines) avait à cette époque (VIème siècle) un attrait puissant : un moine installé une cabane près d'une fontaine, sa présence bienfaisante s'imposant à des gens plus ou moins incultes qui en bénéficiaient. Quelques maisons se groupaient alentour : ainsi naissait une paroisse par exemple PLOUNEOUR-TREZ c'est PLOU = bour autour d'un ermitage Saint ENEOUR dans les sables TREAS.

Brignogan qui ne doit pas son nom à un moine, a cependant donné asile à deux d'entre eux : Saint Tanguy et Saint Pol

Saint Tanguy est devenu disciple de saint Enéour après un drame affreux. Fils du seigneur de Trémazan et revenant dans sa famille après une longue absence, il tua sa sœur Haude dont la réputation avait été avilie par les médisances jalouses de la seconde femme de leur père. Repentant Tanguy s'adressa à Pol Aurélien qui lui donna l'ordre de jeûner pendant 40 jours en forêt où il bâtit une petite loge. En mémoire de la pénitence de Tanguy, ce lieu s'appelle COAT-TANGUY encore de nos jours à Brignogan (La pointe où se trouve le Castel-Régis).

Pol Aurélien devenu Pol de Léon, est venu lui aussi de "l'isle de Bretagne". Le même fils d'un gentilhomme d'Angleterre, il fut élevé au monastère de Saint Ildut, bâti sur la côte Sud anglaise où il demeura jusqu'à ses 15 ans ; y fit cours de théologie et philosophie. L'an 514 il fut consacré prêtre par Lévesque de Guic-Castel (Winchester). Sur demande du roy Marc, il alla l'instruire, le convertir lui et sa cour. Le roi voulait le garder près de lui, mais Pol se sentait puissamment le désir de vivre solitairement. Comme remerciement Pol avait demandé une clochette au roi Marc. Ce dernier la lui refusa devant l'obstination du moine à partir absolument, comme d'autres moines, ses devanciers en Bretagne, Armorique. Pol traversa l'océan britannique ou Manche d'Angleterre, il aborda à l'isle HEUSSA, dite en français Ouessant. De l'île après prédications et conversations, il passa sur le continent. Il a laissé le souvenir de son passage à Lampaul-Ploudalmézeau, à Plougerneau où sont toujours érigées des chapelles et des fontaines à son nom. Délaissant des routes peut-être inexistantes ou peu sûres à cette époque en ce pays couvert de bois et de landes, il reprit la mer et aborda à Pors-Pol en Brignogan. La légende qui conte sa vie, dit qu'il s'installa sur un léger monticule qui domine cette plage et qu'il y construisit une chapelle et 13 petites cellules qui constituaient un monastère destiné à instruire les habitants des alentours. Puis il continua son périple et aborda l'île de Batz. Un sien cousin, le comte Witur était roy du Léonnois, il le convertit ainsi que sa

cour après avoir débarrassé l'île d'un dragon long de soixante pieds, couvert de dures écailles lequel sortait souvent de sa caverne et se ruait sur les proches villages, dévorait hommes, femmes et bestiaux indifféremment. Il s'y était préparé par une nuit de prière, et au matin s'était fait accompagner d'un jeune seigneur de Cléder dont il bénit l'épée. Pol passa son étole au cou du dragon et le mena comme un chien. A l'extrémité de l'île il le lâcha et lui commanda de se précipiter dans les eaux, ce qu'il fit. Ce lieu s'appelle encore Toul Ar Sarpant. Un matin comme il conversait avec le comte Witur, voici que des pêcheurs apportèrent la tête d'un gros poisson qui avait été pris près du rivage de l'île de Batz, dans la gueule duquel on trouva une cloche que Witur donna à Pol. Cette cloche se garde encore dans le trésor de la cathédrale de saint Pol de Léon. Au son de cette cloche on tient que plusieurs malades ont été guéris et un mort ressuscité. Pol voulait retourner à sa vie d'ermite, mais les léonnois voyant l'admirable sainteté du moine le désirèrent avoir pour évêque. Le comte Witur leur conseilla d'aller porter la demande au roy Judaël lors réfugié en cour de Childebart, roy de Paris où on suppliait les rois de Bretagne et de France de faire sacrer Pol évêque de Léon. Ce qu'ils obtinrent. Pol mourut très vieux, âgé de 102 ans en l'an 594, il était si atténué, sec et décharné par les rigueurs et austérités dont il matait son corps, nonobstant, son grand âge qu'il n'avait plus que la peau simplement étendue sur les os.

## **presentation**

### **Situation géographique**

*La commune de Brignogan-Plages fait partie du canton de Lesneven et de l'arrondissement de Brest.*

Distante de 36 kilomètres de Brest et de 10 kilomètres du chef lieu de canton Lesneven, elle est limitée :

- ▶ à l'Ouest par Kerlouan ;
- ▶ au Sud et à l'Est par Plounéour-Trez ;
- ▶ au Nord, sa façade littorale, longue de 5 kilomètres, s'ouvre sur la Manche.

Dans ses limites actuelles, la commune couvre une superficie de 359 hectares et compte 836 habitants.

### **La géologie et la géomorphologie**

*La commune de Brignogan-Plages appartient au bas-plateau cristallin du Léon.*

Le substrat de la commune est formé par le massif granitique de Kerlouan d'âge Hercynien (300 millions d'années). C'est la roche de teinte blanc-gris, caractérisée par l'abondance des feldspaths potassiques porphyroïdes blanchâtres, allongés et fréquemment alignés. Le granite est souvent masqué par une pellicule limoneuse, de teinte ocre dont l'épaisseur à certains endroits est supérieure à 1 m. Cette formation superficielle s'est mise en place, durant la dernière période périglaciaire et pendant la transgression marine. En bordure du littoral, ces limons loessiques sont généralement masqués par une couverture de sables dunaires qui s'est formée depuis l'Age de Fer.

Brignogan occupe une banquette littorale s'étendant en contre-bas du plateau du Léon. Le contact entre le plateau léonard et la plate-forme littorale, qui est une ancienne plate-forme d'abrasion marine, se fait par un abrupt de 30 à 40 mètres de commandement correspondant à une falaise morte. Cette plate-forme est parsemée de roches qui sont d'anciens écueils, fossilisés par des limons périglaciaires et des sables dunaires. Le territoire communal se caractérise par un relief relativement plat dominé d'une légère éminence où s'est implanté le bourg (18 mètres NGF). Le point haut (25 mètres NGF) de la commune est situé à l'Ouest du bourg au lieu dit Pratmeur. Le bourg est enserré entre deux ruisseaux qui drainent les eaux du Sud de la commune vers la mer, l'un de Landrogan au Scluz, l'autre de Balanogan au Garo. Leur exutoire se situe sur l'estran de la baie de Pontusval. A l'Ouest de la commune, la vallée de Kerserval est occupée par un ruisseau dont les eaux, canalisées, débouchent sur l'estran vers le niveau moyen de la mer à l'Ouest de la pointe de Beg Pol. Cette vallée marque la limite communale avec Kerlouan. Entre les pointes rocheuses qui jalonnent le littoral de la commune, des plages de sable fin se sont développées. Le massif dunaire du Lividic s'étend sans discontinuer entre Beg ar Scaff et Beg an Toulou en Plounéour-Trez. Sur l'ensemble des estrans de la commune, des écueils affleurent à marée basse. Ceux-ci font partie de la célèbre "barrière à écueils" qui s'étend sans interruption de Plouescat à l'Est à Brignogan-Plages à l'Ouest.

### **Le climat**

*Le climat de la frange septentrionale du Pays du Léon, à laquelle appartient Brignogan-Plages, est de type océanique littoral.*

La relative fraîcheur des températures en été (19° en moyenne), leur douceur en hiver (5° en moyenne) et la faiblesse des précipitations (inférieure à 900 mm) s'expliquent par la proximité de la mer qui joue le rôle de régulateur thermique. La température moyenne annuelle est de 12°9. Les vents forts, de la fin de l'automne et de l'hiver, affectant cette partie du littoral léonard sont de secteur Ouest. En période estivale, on note le renversement de la prédominance des vents qui sont alors de secteur Nord-Est. La durée d'ensoleillement est estimée à plus de 1750 heures par an.